

Le jeu de piste de Bettina Rheims

PHOTOGRAPHIE La muse des femmes a mis en scène à la BNF Richelieu un feuilleton en images osé, intime, à triple sens. Pour amateurs et aventuriers.

VALÉRIE DUPONCHELLE

Il y a plusieurs chemins pour aborder l'univers clos de Bettina Rheims. Le premier est celui de la nudité, tendance esthète et féminine - l'anti-Lucian Freud, donc -, tendance frontale, épilée, sans trop de clair-obscur. La preuve par ses héroïnes nubiles, apprêtées, offertes, provocantes, gamines comme des naïades de luxe jouant dans un verger éternel. Ce chemin-là n'est pas pour tous les âges ni pour tous les publics, comme le fustigeait le carré blanc des émissions d'antan. Le label BNF ne doit pas occulter la chose, si française, et le visiteur de se rappeler qu'il y a un enfer pour les curiosa dans les bibliothèques bien pleines et bien fermées. Bettina Rheims, c'est chaud.

Pour raconter « Rose, c'est Paris », hommage à la ville surréaliste de Marcel Duchamp, cette diablesse à la voix si douce s'est approprié à sa façon subversive ce thème classique de l'histoire de l'art. Delacroix, Courbet, Picasso, Rubens, Bunuel, Lynch... « La nudité a toujours été un outil pour les artistes », dit-elle, sans parler de *La Prière* de Man Ray, des poupées hypersexuées de Hans Bellmer et des outrages faits aux saintes dans la peinture religieuse. Une blonde sirène pose un pied nu sur l'échiquier de Bettina, le maître du jeu n'est pas celui qu'on croit. « Ce n'est pas la nudité des femmes qui m'intéresse, ce sont les femmes ! En les mettant à nu, je les perçois mieux, je les débarrasse, je nous débarrasse de tous les carcans et conventions », répond cette inquiète toujours aux aguets, « créatrice empirique » que l'angoisse fouette et stimule dans sa « quête d'une image », un peu comme ses héroïnes, B et R, perdues en sous-murs bien connus, ces jardins improbables et ces lieux secrets où Monica, Naomi, Louise et autres femmes de Bettina jouent les sans-culotte sur les barricades, se prennent pour Gala Dalí avec une baguette en couronne, muent et se déboulent en siamoises balafrees, meurent sans un gramme de trop, en victimes de fait divers poignardées par une tour Eiffel.

**La Joconde du métro.
Bettina Rheims.
Cette image a été faite dans une rame déserte à 11 heures du matin, porte d'Auteuil.**

BETTINA RHEIMS.
COURTESY
GALERIE JÉRÔME
DE NOIRMONT,
PARIS.



« Je suis boulimique d'action »

« Paris, c'est une lumière à la fois grise et brillante, la lumière de l'hiver et du froid qui crée une tension dans les images », explique cette narratrice en noir et blanc, comme son complice d'écriture, Serge Bramly, ici à la caméra.

Le troisième chemin, c'est l'enfance. Il est omniprésent dans l'idée même du jeu qui sous-tend l'exposition, comme dans ces références multiples au Paris des surréalistes, cruels hommes à femmes. L'art, ses dieux vivants, ses créatures, ses blessures

transfigurées en œuvres, tout cela parle naturellement à la fille de feu Maurice Rheims, figure du marché de l'art parisien et séducteur impénitent. « Petite, j'étais sauvage, désagréable, rebelle. Très petite, très grosse, ratée, quoi ! Je suis boulimique d'action, j'aime l'excès. » Bettina s'est retrouvée dans la beauté des femmes. ■

« Rose, c'est Paris, Bettina Rheims et Serge Bramly », jusqu'au 11 juillet, à la BNF Richelieu (Ile).

Catalogue aux Éditions de la BNF (25 €), livre-valise chez Taschen (édition limitée)